

Mes hiers assassinés

Alexandre Rabor



Quand le vrai devient faux

Roman

Alexandre Rabor

Mes hiers assassinés

© Alexandre Rabor, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2673-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Conception de la couverture : Alexandre Rabor

Banque d'images : Unsplash

Photos : Luca Iaconelli, Tim Marshall

And all our yesterdays have lighted fools
The way to dusty death. Out, out, brief candle !
Life's but a walking shadow, a poor player
That struts and frets his hour upon the stage
And then is heard no more.

Macbeth (1605) acte 5 scène 5
William Shakespeare

Chapitre Un

Le jour se lève.

Aujourd'hui, il fait beau. Je suis sur la colline, je regarde l'horizon.

C'est beau, quand il fait beau.

Victor Hugo disait de l'horizon qu'il soulignait l'infini.

Je l'ai lu à la bibliothèque.

J'aurais aimé aller plus longtemps à l'école, mais ce n'était pas possible.

« Éric, dépêche-toi, on t'attend », c'est le contremaître qui m'appelle.

En cette saison, on part tous les matins vers le champ de fraises. Il faut du lundi au samedi se baisser, se courber et ramasser ces fruits qui jouxtent la fermette. Il y a peu, j'eus été amené à appeler ces dernières : baies ; mais c'est en feuilletant je ne sais plus quelle revue, que depuis, j'ai appris que botaniquement ces dernières n'en sont pas. C'est pour cela que je les qualifie selon leur vocable herboriste : fruits.

Plus tard dans l'année, ce sera les cerises, puis les légumes colorés. Enfin, à la toute fin de l'été et au début de l'automne, il faudra ramasser les raisins et les pommes.

Moi et les autres, on travaille l'été à la ferme. L'hiver, on travaille à l'usine.

Je préfère l'été.

« Éric, dépêche-toi », c'est encore le contremaître qui m'appelle.

Il me faut rejoindre les autres sans plus attendre.

On est une dizaine. Il va falloir remonter les allées en s'agenouillant tous les mètres, pour ramasser une à une toutes les fraises avec leurs pédoncules.

Pour moi, c'est plus difficile. On dit que je suis infirme parce que je boite. Ça ne m'empêche pas de me baisser, même si je le fais plus lentement et que ça m'est plus difficile pour moi que ça ne l'est pour les autres. En plus, ça me fait mal.

Ce matin, j'avance dans les rangées avec Marie-Paule à ma gauche et Paul à ma droite.

Les deux sont plus vieux que moi. C'est leur seul point commun. En effet, autant l'une est grande que l'autre est petit, autant l'un parle que l'autre se terre dans un mutisme inextinguible.

Les questions, les réponses, fusent toutes en même temps.

« Tu as vu le match hier soir ?

— Il ne fait pas chaud ce matin, tu n'as pas froid ?

— Est-ce que tu n’as pas une cigarette ? Ah ! Mais c’est vrai, tu ne fumes pas. Tu ne fumes pas, c’est bien ça ? »

La célérité, avec laquelle les questions apparaissent, est telle que sans attendre les réponses d’autres interpellations arrivent déjà.

Avec ces discussions déséquilibrées, le temps passe plus vite, même s’il n’est encore que neuf heures du matin.

Dans une heure, on fera une pause, une césure dans le labeur quotidien.

Dans le ciel, quelques nuages commencent à arriver.

L’avancée dans les rangées se fait plus difficile au fur et à mesure du temps qui s’écoule en cette matinée et de la fatigue qui commence à s’accumuler.

« On s’arrête cinq minutes », dit le contremaître d’une voix forte.

On attendait tous ça.

Lors de ce répit matinal, certains en profitent pour fumer, d’autres pour parler, moi j’aime bien contempler la nature ; surtout quand il fait beau et que la vue est belle.

Je m’assois à l’ombre d’un vieil arbre. Il ne fait pas encore ce matin très chaud. Quand l’été, l’atmosphère est brûlante et que je m’assois contre ce dernier, je profite encore plus pleinement de ce moment, à l’ombre de ce monument de la nature, quand il y a de l’air et que là, dessous, il y fait plus que

bon.

De là où on est, on peut voir les champs, la ferme, le château, et même plus loin le village et l'usine à l'entrée de ce dernier.

Moi, je dors dans les annexes de la ferme, d'autres ouvriers dorment dans les annexes du château, avec les domestiques.

J'aime être dehors dans la nature. La nature, j'aime l'observer, regarder le passage des saisons se trahir dans les couleurs des robes des arbres et des bosquets. J'aime bien l'orange de l'automne et aussi le vert clair du printemps.

Le printemps, tous les printemps, je ne sais pas pourquoi, je repense au printemps des quatre saisons de Vivaldi, à ce disque que j'écoutais quand j'étais petit, un des seuls que j'avais, je repense à cette symphonie qui réveille nos émotions avec les pollens colorés semés par les violons imaginaires de ces mois d'avril, de mai et même de juin, avant que le vent mauvais n'en vienne à les emporter.

Merci, vieux maître vénitien, d'avoir su retranscrire en partitions ondulées la sage ivresse visuelle de ces temps passagers, réaffirmés chaque année, à la belle saison.

Je pense qu'on préfère tous être dehors que dans l'atelier.

Des fois, deux ou trois fois par an, je vois des écureuils, qui sautent d'arbre en arbre, de branche en branche. Cinq fois, je vous l'assure, j'ai même vu un groupe de sangliers.

« Allez, la pause est finie, on reprend », dit le contremaître en se levant.

Tout le monde se relève et souffle à l'idée d'avoir à arpenter maintenant la partie la plus abrupte et agreste de toutes les parcelles du domaine.

Les gestes sont toujours aussi rapides, mais aussi subrepticement, si on chausse les lunettes de l'agronome plus lents.

Je regarde ma montre, pour y lire l'heure. C'est une vieille montre qui appartenait à mon père.

À midi, tout le monde s'arrête, c'est la pause-déjeuner.

La pause-déjeuner, c'est quasi sacré, culinairement quasi sacré.

Comme presque tout le monde habite soit dans les annexes de la ferme, soit dans les annexes du château, le personnel est nourri, logé et blanchi.

Le midi, Augustine, la cuisinière et aussi femme de ménage, apporte sur les parcelles les mets les moins relevés, mais néanmoins, et c'est ce que nous voulons tous les plus roboratifs.

Nous ne restons manger sur place que dans de rares cas, surtout quand il faut perdre le minimum de temps, à cause des aléas climatiques.

On nous apporte au mieux, des casse-croûtes fades, mais cependant je le redis roboratifs.

Cibi condimentum est fames.